

**La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues :
Philologie, histoire et illustration des langues vernaculaires en France et en
Angleterre aux XVIe-XVIIe siècles**

Paul COHEN
Université de Paris 8 - Saint-Denis

À quarante ans d'intervalle, deux textes illustrent bien l'utilisation de la philologie dans le but de créer une science de l'histoire des langues aux XVI^e et XVII^e siècles¹. Malgré une application savante des méthodes philologiques des humanistes, et ce qui pourrait paraître comme un souci commun de scientificité, les deux ouvrages démontrent l'existence de partis pris idéologiques au cœur de cette démarche.

Henri Estienne, humaniste célèbre et protestant fervent, est un imprimeur parisien réputé et l'un des plus grands hellénistes de son temps, fils du grand latiniste et imprimeur royal Robert Estienne. En 1565, il publie un volume savant intitulé *Traicte De La Conformité du langage François avec le Grec*². En quelque deux cents pages, Estienne mobilise sa profonde connaissance du grec et son érudition considérable pour construire des arguments étymologiques dans un but qui pourrait sembler curieux : démontrer que la langue française est plus proche du grec que du latin. De l'autre côté de la Manche, Richard Rowland – catholique éduqué à Oxford, que son non-conformisme poussera à fuir à Anvers et qui plus tard se fera appeler Verstegan – publie en 1605 sa *Restitution of Decayed Intelligence in Antiquities concerning the most Noble and Renowned English*

¹ Je remercie vivement Line Cottagnies pour ses suggestions et corrections.

² Estienne, *Traicte De La Conformité du langage François avec le Grec, Divisé en trois livres, dont les deux premiers traictent des manieres de parler conformes : le troisieme contient plusieurs mots François, les uns pris du Grec entierement, les autres en partie : c'est à dire, en ayans retenu quelques lettres par lesquelles on peut remarquer leur etymologie. Avec Une Preface Remonstrant quelque partie du desordre & abus qui se commet aujourdhy en l'usage de la langue Françoise. En ce Traicté sont descouverts quelques secrets tant de la langue Grecque que de la Françoise: duquel l'auteur & imprimeur est Henri Estienne, fils de feu Robert Estienne*, [Genève], Henri Estienne, [1565], réimpression, Genève, Slatkine, 1972.

Paul Cohen

*Nation*³. Dans ce traité, qui explore les origines antiques du peuple anglais, l'imprimeur Verstegan cherche à sonder les sources de la langue anglaise. Regrettant que les savants qui l'ont précédé aient occulté les véritables racines de la langue anglaise en évoquant les apports des langues celtes, du latin et du français, Verstegan accumule des étymologies tirées du vieux saxon pour démontrer que l'anglais est en fait une langue germanique.

Si de nos jours les linguistes confirment plus ou moins la thèse de Verstegan concernant l'origine germanique de l'anglais, ils souscrivent par contre à une explication de l'émergence du français très différente de celle d'Henri Estienne. Les racines latines du français, après tout, nous semblent parfaitement évidentes aujourd'hui. Bien que l'hypothèse hellénique d'Estienne puisse paraître étrange, il serait cependant erroné de l'expliquer comme étant le fruit de son ignorance linguistique : non seulement parlait-on latin fréquemment dans la maison et l'atelier d'imprimerie cosmopolites de son père pendant l'enfance d'Henri⁴, mais Robert a tenu à enseigner le grec à son jeune fils avant même le latin⁵. Nous ne pouvons pas non plus écarter Estienne comme un excentrique isolé. Bien au contraire, de nombreuses publications au XVI^e siècle ont affirmé des thèses semblables. Le juriste Léon Trippault, par exemple, étudie l'étymologie des mots français, d'abord dans son *Celt-Hellenisme, Ou, Etymologie Des Mots François Tirez Du Graec. Plus. Preuves en general de la descente de nostre langue* (1580), et ensuite dans un dictionnaire français-grec publié cinq ans plus tard, afin de démontrer que " nous avons tiré partie de nostre langage, de celui des Grecs "⁶.

Mais à quel moment le grec a-t-il eu la possibilité d'influencer le français? Élaborer des explications étymologiques pour démontrer les liens lexicaux entre le français et le grec était une chose, mais expliquer comment le grec s'était déplacé entre la péninsule attique et la France en était une autre. Or les écrits historiques médiévaux fournissaient des éléments d'explication parfaits. À partir du VII^e siècle, des érudits français avaient inventé le mythe des origines troyennes des Gaulois. Nous apprenons dans des textes comme *Les Grandes Chroniques de*

³ Verstegan, *A Restitution of Decayed Intelligence : In antiquities. Concerning the most noble and renowned [sic] English nation*, Anvers, Robert Bruney, 1605.

⁴ Voir Elizabeth Armstrong, *Robert Estienne, Royal Printer : An Historical Study of the Elder Stephanus*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954, p. 15-16.

⁵ Henri Estienne, *Traicte De La Conformité du langage François avec le Grec*, [1565], Préface, sig. [¶¶viii]r : " quant au Grec, feu mon pere Robert Estiene m'y fait instituer quasi des mon enfance, & mesmes avant que d'apprendre rien de Latin: (comme je conseilleray tousjours à mes amis de faire instituer leurs enfans, pour plusieurs bonnes & importantes raisons: combien que la coustume soit aujourdhuy autrement) "

⁶ Trippault, *Celt-Hellenisme, Ou, Etymologic Des Mots Francois Tirez Du Graec. Plus. Preuves en general de la descente de nostre langue*, Orléans, Eloy Gibier, 1580, réimpression, Genève, Slatkine, 1973 ; et Trippault, *Dictionnaire François-Grec*, Orléans, Eloy Gibier, 1577, citation sig. aiii v.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

France qu'à la fin de la Guerre de Troie, Francion (ou parfois Francus), fils du héros troyen Hector, s'est enfui de Troie pour ensuite fonder la Gaule. Au XVI^e siècle, pour des humanistes obsédés par le fait linguistique, incorporer la langue à ce mélange d'histoire et de mythe constituait un pas facile à franchir. Dans son *Dialogue sur les origines de la langue française, et de sa parenté avec le grec* (1554), Jacques Péron affirmait que les premiers rois de Gaule venaient de Grèce et avaient amené la langue grecque avec eux⁷.

Résumons donc le contraste entre nos philologues anglais et français : d'un côté, chez Estienne, filiation linguistique fantaisiste et témoignage de l'imaginaire délirant caractéristique d'un grand nombre d'érudits à la Renaissance; de l'autre, chez Verstegan, lancement de l'étude scientifique de l'anglo-saxon en Angleterre – honneur que lui réserve en fait l'histoire de la linguistique anglaise aujourd'hui. Mais ne nous leurrons pas sur le rationalisme scientifique apparent de Verstegan. Si nous examinons son texte de plus près, nous découvrons des arguments aussi étonnants que ceux d'Estienne. Bien que Verstegan développe un argument philologique détaillé pour démontrer que les langues germaniques constituent la souche linguistique de l'anglais, il va plus loin encore. En effet, l'allemand ferait partie des langues nées au moment de la confusion des langues voulue par Dieu à Babel et il aurait été parlé par Tuisc, petit-fils de Japhet et arrière-petit-fils de Noé, et père du peuple allemand⁸. Verstegan termine une série d'analyses étymologiques comparant l'allemand à l'hébreu pour démontrer l'antiquité biblique de l'allemand, en déclarant : “ It may therefore unto us suffice, that if the Teutonic bee not taken for the first language of the world, it cannot bee denied to bee one of the moste ancientest of the world ”⁹. Tout comme Henri Estienne, Verstegan n'était pas non plus un cas isolé. William Camden, l'auteur du célèbre *Remaines concerning Britaine* (1586), célébrait lui aussi la paternité allemande de la langue anglaise¹⁰. Certains philologues continentaux n'hésitaient pas à prendre des positions encore plus radicales. Le flamand Joannes Goropius Becanus, rejoint par l'ami de Verstegan Abraham Ortelius sur ce point, affirmait que le vieil allemand n'était rien moins que la langue originale, celle que parlaient Adam et Ève dans le jardin d'Éden¹¹.

⁷ Péron, *Joachimi Perionii Benedictini Cormoeriaceni Dialogorum de linguae Gallicae origine, eiusque cum Graeca cognatione, libri quatuor*, Paris, Sebastien Nivellium, 1555, réimpression Genève, Slatkine, 1972.

⁸ Verstegan, *Restitution*, voir chap. 1, particulièrement p. 2-10, et chap. 7, p. 188-189.

⁹ Verstegan, *Restitution*, chap. 7, p. 192-193.

¹⁰ Camden, *Remaines, concerning Britaine : But especially England, and the Inhabitants thereof. Their Languages. Names. Surnames. Allusions. Anagrammes. Armories. Monies. Empresses. Apparell. Artillarie. Wise Speeches. Proverbs. Poesies. Epitaphes*, London, John Legatt, 1614, voir chapitre intitulé “The Languages”, p. 19-35, et particulièrement p. 19-22.

¹¹ Goropius Becanus, *Origines Antwerpianae*, 1569, p. 534, tiré ici de Richard Foster Jones, *The*

Paul Cohen

Le français langue troyenne? L'anglais langue biblique? Que penser de ces savants mélanges de philologie humaniste, d'érudition antique, d'histoire sacrée et de mythologie médiévale? Que dire des allégations d'Henri Estienne et de ses confrères hellénophiles, ou des démonstrations de Richard Verstegan et de ses collègues germanophiles ? Pourquoi des hommes aussi savants en langues anciennes ont-ils pu verser tant d'encre pour soutenir des affirmations qui semblent battre en brèche les faits linguistiques les plus évidents¹²? À partir de l'examen de ces cas particuliers, il s'agira dans cet article d'entamer une réflexion sur le sens de ce qui pourrait sembler des erreurs de jugement linguistique fondées sur des mythes d'origine fantaisiste. Tenter de répondre à ces questions nous oblige à mettre au jour la portée politique, religieuse et culturelle de l'étude de la langue et du passé aux XVI^e et XVII^e siècles. On tentera ici d'esquisser une comparaison entre les discours sur l'histoire des langues formulés en France et en Angleterre à l'époque moderne. En particulier, on montrera comment la recherche des origines du français et de l'anglais a pu être utilisée comme un instrument de la défense et de l'illustration de la langue vulgaire, recherche structurée par des enjeux politiques, culturels et religieux spécifiques aux contextes français et anglais.

Triumph of the English Language :A Survey of Opinions Concerning the Vernacular From the Introduction of Printing to the Restoration, Stanford, CA, Stanford University Press, 1953, chap. 7, particulièrement p. 215-218, et de T. D. Kendrick, *British Antiquity*, London, Methuen & Co., 1950, p. 118. Voir aussi Verstegan, *Restitution*, chap. 7, p. 189-191.

¹² Si la maîtrise du latin est répandue dans les cercles instruits pendant la Renaissance, la connaissance du grec y est moins certaine. Bien qu'un petit nombre d'humanistes français aient acquis une véritable maîtrise du grec – y compris Henri Estienne, son père Robert Estienne, Guillaume Budé, et Guillaume Postel –, la plupart des élites formées par l'humanisme n'ont probablement absorbé qu'une connaissance minimale du grec. Au sujet de la prédominance du latin à l'époque moderne, voir Françoise Waquet, *Le Latin ou l'empire d'un signe XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1998 ; ou pour une présentation plus succincte, Peter Burke, " 'Heu Domine, Adsunt Turcae' : A Sketch for a Social History of Post-Medieval Latin ", in *The Art of Conversation*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1993, p. 34-65. Au sujet de l'étude du grec aux XV^e-XVI^e siècles, voir C. Huit, " Notes sur l'état des études grecs aux XIV^e-XVI^e siècles ", *Revue des études grecques*, 1901, 14, p. 140-162 ; Louis Delaruelle, " L'Étude du grec à Paris de 1514 à 1530 ", *Revue du seizième siècle*, 1922, 9, p. 51-62, 133-149 ; Jean-Christophe Saladin, *La Bataille du grec à la Renaissance*, Paris, Belles Lettres, 2000 ; Linton C. Stevens, " How the French Humanists of the Renaissance Learned Greek ", *Publications of the Modern Language Association*, 1950, t. 65, 2, p. 240-248, et " The Motivation for Hellenic Studies in Renaissance France ", *Studies in Philology*, 1950, t. 47, 2, p. 113-125; et Roberto Weiss, " Greek in Western Europe at the End of the Middle Ages ", in Weiss, *Medieval and Humanist Greek*, éd. Carlo Dionisotti, Conor Fahy, et John D. Moores, Padua, Antenore, 1977, p. 3-14.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

Les motivations des recherches sur les origines des langues

Pourquoi chercher les origines du français à Troie, ou les débuts de l'anglais à Babel? Le texte d'Henri Estienne nous fournit un certain nombre d'indices pour orienter notre lecture de ce type d'arguments :

combien le language François est voisin du Grec, non seulement en un grand nombre de mots [...] mais aussi en plusieurs belles manieres de parler : afin-que par ceste comparaison chascun voye combien le Latin, l'Italien, l'Espagnol, sont esloignez du Grec, duquel le nostre est prochain voisin : [...] la langue Grecque est la roine des langues, & que si la perfection se doibt chercher [*sic*] en aucune, c'est en ceste-la qu'elle se trouvera. [...] pareillement la langue François, pour approcher plus pres de celle qui a acquis la perfection, doibt estre estimee excellente pardessus les autres¹³.

Dans ce passage, Estienne mélange l'analyse philologique, une vision historique des mutations linguistiques et l'utilisation de métaphores dynastiques pour attribuer au français un passé royal et, implicitement, un avenir noble. Si le grec est bien la reine des langues, le français est logiquement son héritier incontesté. Estienne cherche à associer la gloire de la Grèce antique à la langue française du XVI^e siècle. L'éclat de la langue vernaculaire témoigne de la valeur du peuple qui la parle. Verstegan le dit encore plus explicitement au sujet des langues germaniques :

what an highly renowned [*sic*] and most honorable nation the Germans have always bin, that thereby it may consequently appeer how honorable it is for Englishmen to be from them descended. [...] they were never subdued by any, for albeit that the Romans with exceeding great cost, losse & and long trouble, might come to bee the commaunders of some parte thereof ; yet of the whole never, [...] they have ever kept themselves unmixed with forrain people, and their language without mixing it with any forrain tounge¹⁴.

L'importance que Verstegan et Estienne accordent à la langue comme étalon du prestige de différents peuples reflète bien la fascination que les hommes de lettres éprouvaient pour les langues aux 16^e et 17^e siècles. Bien que la restauration des langues grecques et latines telles qu'elles étaient parlées dans l'Antiquité constituât une composante essentielle du projet humaniste, elle était loin d'être le seul objectif des nombreux réformateurs linguistiques de l'époque¹⁵.

¹³ Henri Estienne, *Traicte De La Conformité*, Préface, sig. ¶iiii r-v. Pour une discussion de l'approche historique d'Estienne, voir Monika Cattelaens, “ Henri Estienne : historien de la langue française ”, in *Henri Estienne. Actes du colloque organisé à l'Université de Paris-Sorbonne*, Cahiers V. L. Saulnier, no. 5, Paris, École Normale Supérieure de Jeunes Filles, 1988, p. 77-84.

¹⁴ Verstegan, *Restitution*, chap. 2, p. 42-43.

¹⁵ Pour le renouveau des langues antiques voulu par les humanistes, voir Waquet, *Le Latin ou*

Paul Cohen

Tandis que les cicéroniens maîtrisaient les subtilités de la rhétorique latine et les hellénophiles proclamaient les vertus du grec, d'autres entreprenaient la réforme des langues vernaculaires. En raison de l'absence de grammaire régulière, les idiomes vulgaires semblaient dépourvus de la richesse et de la stabilité que les contemporains croyaient être les attributs nécessaires d'un idiome savant. Pour que l'anglais ou le français puissent être sauvés des sables mouvants du temps et renaître comme idiome de savoir et de création littéraire, à l'image des langues antiques, il fallait transformer en profondeur les mécanismes linguistiques des langues vernaculaires. À cette fin, on produisait de nombreux traités codifiant la poésie, le lexique, l'orthographe et la grammaire de chaque langue vulgaire¹⁶.

Mais tandis que certains luttaienent pour définir le français ou l'anglais linguistiquement, d'autres cherchaient à discerner leurs origines¹⁷. La recherche des

l'empire d'un signe et Anthony Grafton et Lisa Jardine, *From Humanism to the Humanities: Education and the Liberal Arts in 15th and 16th Century Europe*, London, Duckworth, 1986.

¹⁶ Pour l'influence de l'humanisme en France et sur les efforts pour élever la langue française, voir James B. Atkinson, "Naïveté and Modernity : The French Renaissance Battle for a Literary Vernacular", *Journal of the History of Ideas*, 1974, t. 35, 2, p. 179-196 ; Paul Cohen, "Courtly French, Learned Latin, and Peasant Patois : The Making of a National Language in Early Modern France", thèse de doctorat, Université de Princeton, 2001, particulièrement chap. 6 ; Colette Demaizière, "L'Expansion du français en France et l'émergence d'une grammaire française au XVI^e siècle", in *La Langue française au XVI^e siècle : Usage, enseignement et approches descriptives*, éd. Pierre Swiggers et Willy Van Hoecke, Louvain, Leuven University Press, 1989, p. 32-53 ; Marc Fumaroli, "Le Génie de la langue française", in *Les Lieux de mémoire* III. *Les France* 3. *De l'archive à l'emblème*, éd. Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1992, p. 911-973 ; Gilbert Gadoffre, *La Révolution culturelle dans la France des humanistes: Guillaume Budé et François I^r*, Genève, Droz, 1997 ; Douglas Kibbee, "Language Variation and Linguistic Description in 16th-Century France", *Historiographica Linguistica* 1990, t. 17, 1-2, p. 49-65 ; et Danielle Trudeau, *Les Inventeurs du bon usage (1529-1647)*, Paris, Éditions de Minuit, 1992. Pour le contexte anglais, voir Richard M. Hogg, éd., *The Cambridge History of the English Language*, 6 vols., Cambridge, Royaume-Uni, Cambridge University Press, 1992-2001 ; Richard Foster Jones, *The Triumph of the English Language: A Survey of Opinions Concerning the Vernacular from the Introduction of Printing to the Restoration*, Stanford, CA, Stanford University Press, 1953 ; Charles Barber, *Early Modern English*, Londres, André Deutsch, 1976 ; Barber, *The English Language : A Historical Introduction*, 5^e éd., Cambridge, Royaume-Uni, Cambridge University Press, 1993 ; Richard W. Bailey, *Images of English : A Cultural History of the Language*, Cambridge, Royaume-Uni, Cambridge University Press, 1992 ; Paula Blank, *Broken English : Dialects and the Politics of Language in Renaissance Writings*, Londres, Routledge, 1996.

¹⁷ Pour le débat concernant l'histoire linguistique en France à l'époque moderne, voir Kibbee, "Renaissance Notions of Medieval Language and the Development of Historical Linguistics", *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 1992, t. 22, 1, p. 41-54 ; et Geneviève Clerico, "Le Français du XVI^e siècle", Jacques Chaurand, éd., *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil, 1999, p. 147-224, particulièrement p. 149-159. Sur la place de la philologie dans les méthodes historiques à l'époque moderne, voir Philippe Desan, *Penser l'histoire à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993 ; Julian H. Franklin, *Jean Bodin and the Sixteenth-Century Revolution in the Methodology of Law and History*, New York, Columbia University Press, 1963 ; et Donald R. Kelley, *Foundations of Modern Historical Scholarship : Language, Law, and History in the French*

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

origines de l’anglais et du français présentait un intérêt philologique réel, car elle permettait de mieux comprendre l’étymologie des mots et l’évolution des structures grammaticales. Mais elle constituait aussi un effort essentiel pour légitimer les langues vernaculaires en tant que langues savantes et littéraires. Une langue noble possédait nécessairement un noble lignage et les historiens et philologues tentaient de remonter cette filiation. Les érudits qui calculaient l’héritage celte des Gaulois, les apports de la langue grecque à travers la colonie phocéenne de Marseille, l’impact du latin après la conquête romaine et l’apport linguistique des Francs scrutaient les signes de la future grandeur du français dans son passé¹⁸. Les hommes de lettres britanniques qui pesaient l’héritage des Celtes, des Romains, des Danois, des Anglo-Saxons et des Normands dans l’histoire linguistique des Îles britanniques faisaient de même. Du côté anglais comme du côté français, on appliquait les notions de *translatio imperii* et *translatio studii* à sa langue vernaculaire pour démontrer que le savoir des grandes civilisations de l’Antiquité était passé soit en Angleterre, soit en France, selon les auteurs. Quand et comment ce transfert de l’empire et du savoir s’était produit était matière à débat et de nombreuses hypothèses se faisaient concurrence. La reconstitution de l’histoire du français ou de l’anglais, donc, faisait partie aussi bien du projet de valorisation du français ou de l’anglais que de celui qui visait à la constitution d’une grammaire bien réglée ou d’un lexique copieux.

Renaissance, New York-Londres, Columbia University Press, 1970 ; Kelley, *Faces of History: Historical Inquiry from Herodotus to Herder*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1998. Pour une perspective quelque peu positiviste sur l’émergence de la linguistique historique moderne, voir Daniel Droixhe, *La Linguistique et l’appel de l’histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève, Droz, 1978. Sur le contexte anglais et l’importance des études germanistes, voir Kendrick, *British Antiquity*; Frank L. Borchardt, *German Antiquity in Renaissance Myth*, Baltimore-Londres, Johns Hopkins Press, 1971 ; Arthur B. Ferguson, *Clio Unbound : Perception of the Social and Cultural Past in Renaissance England*, Durham, NC, Duke University Press, 1979, et *Utter Antiquity : Perceptions of Prehistory in Renaissance England*, Durham, NC-Londres, Duke University Press, 1993 ; Joseph M. Levine, “ The Antiquarian Enterprise, 1500-1800 ”, in *Humanism and History : Origins of Modern English Historiography*, Ithaca, NY-Londres, Cornell University Press, 1987, p. 73-106 ; Joseph M. Levine, *Humanism and History : Origins of Modern English Historiography*, Ithaca, NY-Londres, Cornell University Press, 1987 ; F. J. Levy, *Tudor Historical Thought*, San Marino, CA, Huntington Library, 1967 ; Woolf, D. R., *The Idea of History in Early Stuart England : Erudition, Ideology, and “The Light of Truth” from the Accession of James I to the Civil War*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.

¹⁸ Au sujet de l’importance des mythes antiques et celtes dans la recherches des origines nationales de la France au XVI^e siècle, voir Claude-Gilbert Dubois, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle : Le développement littéraire d’un mythe nationaliste*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1972.

Paul Cohen

La Recherche des origines du français

D'où venait le français? Pour certains, la réponse était simple : le français était issu de la langue latine que les Romains avaient transmise lors de la conquête de la Gaule. Prenons à titre d'exemple l'opinion d'un historien de la littérature française au XVI^e siècle :

Quant au langage, duquel nos predecesseurs ont usé depuis que les Romains furent chassez de la Gaule, jusques au Roy Hue Capet & ses enfans, [...] La longue seigneurie que les Romains eurent en ce pais, y planta leur langue¹⁹.

Bien que de telles explications de l'histoire du français soient en accord avec les données historiques connues à l'époque et qu'elles aient permis d'expliquer une partie des caractéristiques linguistiques du français, certains contemporains trouvaient néanmoins cette hypothèse problématique. Si cette version était vraie, il devenait possible d'affirmer que le français n'était qu'un dérivé du latin laissé par les Romains après leur triomphe sur les Gaulois. La langue vulgaire française, donc, pouvait être vue comme l'héritage de la défaite de leurs ancêtres et de l'ascendance culturelle d'une puissance étrangère. Pire, la suprématie culturelle de Rome laissait entendre l'infériorité de la France par rapport à l'Italie à l'époque moderne.

Il était alors largement admis que, si le français devait s'épanouir pleinement, il fallait le libérer de sa dépendance historique vis-à-vis de la Rome antique. Dans leurs efforts de se libérer du fardeau romain, les hommes de lettres cherchaient d'autres sources historiques pour le français. Quelles pistes permettaient d'échapper à cette anxiété liée à l'influence supposée de leurs prestigieux voisins italiens ? L'hypothèse grecque séduisait beaucoup. Des érudits, convaincus que le grec précédait le latin non seulement chronologiquement mais dans la hiérarchie linguistique, tentaient de démontrer que le français était dérivé du grec et non du latin. L'helléniste français Blasset explique dans un poème sa motivation lorsqu'il édite un court dictionnaire grec-latin-français :

Considerant que le François language
De jour en jour prent un grand avantage,
Estant orné par les bons orateurs,
Poètes bons et nouveaux inventeurs,

¹⁹ Claude Fauchet, *Recueil De L'Origine De La Langue Et Poesie Française, Ryme et Romans. Plus Les Noms Et Sommaire Des Oeuvres De CXXVII poetes François, vivans avant l'an MCCC*, Paris, Mamert Patisson, 1581, réimpression Genève, Slatkine, 1972, livre 1, chap. 3, p. 13.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

Et que par tout nostre langue est illustre
 Par bons esprits, qui luy donnent tel lustre,
 J'ay bien voulu faire ce petit oeuvre,
 Qui du françois l'affinité descueuvre
 Avec le grec, monstrant la dignité
 Que nostre langue ha dès l'antiquité,
 Veu que des Grecs on la voit distiller
 Par un commun usage de parler.
 [...]
 Pour demonstrier que du grec ancian
 Langue françoise illustre est descendue[.]²⁰

Une utilisation astucieuse d'une variété de textes antiques et médiévaux permettait d'expliquer la transmission du grec en France. Si les historiens de l'Antiquité et les données archéologiques témoignaient de la présence d'une communauté grecque à Marseille dans l'Antiquité, la tradition épique gréco-romaine et les chroniques médiévales comme *Les Grandes Chroniques de France* rédigées au XII^e siècle permettaient de remonter plus loin dans le temps. La version troyenne des origines du royaume de France et la légende du voyage de Francion de Troie en Gaule fournissaient les preuves nécessaires pour lier langue française au grec. Telle Rome avec Énée, la France possédait désormais un mythe d'origine légitimé par la tradition classique. Les érudits médiévaux avaient déjà l'habitude d'incorporer – voire d'inventer – ce genre de récits dans leurs narrations historiques pour servir leurs entreprises idéologiques. Des moines bretons, par exemple, avaient réécrit ce conte pour situer les origines du duché à Troie, et pour proclamer que la Bretagne était désormais le destinataire du *translatio imperii*²¹.

Le cas breton mérite qu'on s'y arrête. De l'époque médiévale jusqu'au XVII^e siècle, les historiens bretons n'ont jamais hésité à faire le lien entre leur passé mythique et la langue locale, le breton. Comme la langue bretonne était la plus proche de l'idiome des Gaulois et que ces mêmes Gaulois descendaient des

²⁰ Blasset, “ Excellence de l'affinité de la langue grecque avec la française ”, citation dans le poème de dédicace, dédié à deux Grecs, Diassorinus Chius et Constantinus Cydonius, qui ont travaillé dans la bibliothèque royale à Fontainebleau pour cataloguer les manuscrits grecs rassemblés par François I^{er}, cité ici par Blasset, “ Un Helléniste du XVI^e siècle. Excellence de l'affinité de la langue grecque avec la française ”, éd. Henri Omont, *Revue des études grecques* 30, 1917, p. 158-66, citation p. 161-162.

²¹ Laurence Mathey-Maille, “ Mythe troyen et histoire romaine : de Geoffroy de Monmouth au *Brut* de Wace ”, in *Entre fiction et histoire. Troie et Rome au Moyen Âge*, eds. Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, p. 113-125. Pour une discussion intéressante de la manière dont les écrivains médiévaux historicisaient les mythes antiques comme celui de Troie dans la fiction romanesque, voir Renate Blumenfeld-Kosinski, *Reading Myth : Classical Mythology and its Interpretations in Medieval French Literature*, Stanford, CA, Stanford University Press, 1997.

Paul Cohen

Troyens, le breton n'était-il pas le descendant linguistique du grec? En 1532, par exemple, la ville de Rennes fêtait le couronnement du Dauphin de France comme duc de Bretagne – ce qui signifiait également l'union définitive du duché au royaume de France. Le Dauphin fut accueilli par un acteur sur des tréteaux qui lui lut un poème en breton – identifié dans le texte comme le “ langaige Troyen qui est Breton bretonnant en langaige francois ” –, et proclama les “ Bretons, géniture [...] et reliques de Troye²². ” On voit bien que les élites locales empruntèrent la même démarche pour célébrer le passé et les langues locales de leurs provinces propres, en les associant au prestige des empires et des langues antiques.

Ces idées constituent bien sûr le point de départ de l'ambitieux poème épique de Pierre de Ronsard, *La Franciade* (1572)²³. Son poème raconte l'histoire de Francion (appelé aussi Francus), fils d'Hector, qui échappe au sac de Troie pour fonder la ville de Paris en Gaule. Ronsard souhaitait que son poème devienne l'*Énéide* de la France, une fondation littéraire et historique pour une nouvelle ère de puissance politique et culturelle. *La Franciade* est également porteuse d'ambitions linguistiques dans la mesure où elle répondait à l'appel formulé par Joachim du Bellay dans sa *Deffence et illustration de la langue françoise* pour un poème épique en français²⁴. *La Franciade* avait comme vocation de démontrer d'une manière retentissante que la langue vulgaire française était désormais capable de produire un poème appartenant au plus prestigieux des genres littéraires, et de fournir un mythe d'origine national liant la France à un passé hellénique glorieux.

Mais là où certains cherchaient les origines de la France en Grèce, d'autres enquêtaient plus à l'est. L'humaniste et philologue Guillaume Postel, par exemple, était convaincu que c'était l'hébreu, et non le latin ou le grec, qui avait accouché de

²² Emile Ernault, “ Une Poésie officielle en moyen-breton ”, *Revue de Bretagne*, 1912, no. 48, p. 185-192.

²³ Ronsard n'a jamais achevé son poème épique, publié pour la première fois comme *Les Quatre Premiers Livre De La Franciade*, Paris, Gabriel Buon, 1572, consulté ici dans Ronsard, *Œuvres complètes*, t. 16, *La Franciade* (1572), 2 vols., éd. Paul Laumonier, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1950-1952, réimpression Paris, Librairie Nizet, 1983.

²⁴ Du Bellay, *La Deffence et Illustration de la langue françoise*, par J. D. B. A., Paris, A. l'Angelier, 1549, cité ici de l'édition critique, éd. Henri Chamard, Paris, Marcel Didier, 1970, livre 2, chap. 5 intitulé “ Du long poème Francoys ”, p. 128-129, dans lequel Du Bellay exhorte les poètes de France à imiter l'écrivain italien Ludovico Ariosto (1474-1533), auteur du *Rolando furioso* : “ si tu as quelquefois pitié de ton pauvre Langaige, si tu daignes l'enrichir de tes thesors, ce sera toy veritablement qui luy feras hausser la teste, [...] s'egaler aux superbes Langues Greque & Latine, comme a faict de nostre tens en son vulgaire un Arioste Italien, que j'oseroy [...] comparer à un Homere & Virgile. Comme luy donq', [...] choysi moy quelque un de ces beaux vieulx romans Francoys, comme un *Lancelot*, un *Tristan*, ou autres: & en fay renaitre au monde un admirable *Iliade* & laborieuse *Eneide*. ”

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

la langue française. Tout comme Henri Estienne, qui avait choisi de relier le français avec celle qui était à son sens la plus grande des langues, le grec, Postel affirmait la parenté du français vulgaire avec l’hébreu, selon lui le plus noble des trois idiomes de l’Antiquité. Pour Postel, de telles origines démontraient la supériorité du français sur les autres langues vulgaires²⁵.

Faire remonter le français au grec ou à l’hébreu libérait peut-être le français de son ascendance romaine, mais maintenait la langue française dans l’ombre de l’une ou l’autre des grandes civilisations de l’Antiquité. Certains historiens alors ont réécrit le mythe des origines troyennes pour avancer des revendications encore plus radicales. Ainsi, la culture gauloise n’aurait pas vu le jour en Grèce, prétendaient-ils, mais c’est la civilisation grecque qui était née en Gaule. André Favyn, historien et juriste au Parlement de Paris, expliquait :

la langue Gauloise (c’est à dire la Grecque) portée en Grece par les Gaulois, lesquels au nombre de 600 mille, avec leurs femmes & enfans passerent en Alemagne, Italie, & Asie, lesquelles ils habiterent, [...] Ils planterent en l’Asie leur langage Police, & Religion, & nommement en la Thrace, la Macedoine, & isles adjacentes avec les provinces voysines ainsi que l’escrivent Plutarque & TiteLive. Lucian descrivint l’hercule Gaulois monstre fort clairement, que la langue Grecque estoit l’originaire Gauloise²⁶.

Le problème des origines de la langue française était, selon ces derniers érudits, désormais résolu. La France n’était point issue des grands empires antiques, car elle était elle-même la première grande civilisation de l’Antiquité, la mère de la culture grecque – et par filiation romaine. C’est précisément ce qu’affirme le logicien et philologue Pierre de La Ramée dans sa grammaire française :

Mais quest il besoing de vous alleguer ces Romains? Navons nous point de Gaullois, navons nous point de Francoys, [...] Certes la Grammaire & toutes aultres disciplines liberalles estoyent anciennement en langaige Gaulloys es escolles de nos Druides sans en rien tenir ny des Grecs, ny des Latins : & depuis estants sorties de la Gaule avec leurs Gaulloys sont passees en la Grece, ou elles ont este fort cheries & honnorees, & de la ont este invitees en Italie, & en toutes les parties du monde²⁷ [.]

²⁵ Voir Marie-Luce Launay, “ Le *De originibus* de 1538 : une rhétorique des origines ” in *Guillaume Postel 1581-1981*, Paris, La Maisnie, 1985, p. 305-316.

²⁶ André Favyn, *Histoire de Navarre, Contenant l’Origine, les Vies & conquestes de les Roys, depuis leur commencement iusques a present, Ensemble ce qui c’est passé de plus remarquable durant leurs regnes en France, Espagne, et ailleurs*, Paris, Laurent Sonnius, 1612, p. 28.

²⁷ Pierre de La Ramée [Peter Ramus], *Grammaire De P. De La Ramee, Lecteur du Roy en l’Université de Paris, A La Royne, Mere Du Roy*, Paris, André Wechel, 1572, réimpression Genève, Slatkine, 1972, Dédicace “ A La Royne, Mere Du Roy ”, sig. *iii v.

Paul Cohen

Dans cette vision de l'histoire, les Gaulois étaient les inventeurs et la source du savoir. Pour La Ramée et Favyn, le *translatio studii* avait suivi une route circulaire : né en France, le savoir était ensuite passé en Grèce et ensuite à Rome, et maintenant il revenait à sa demeure première en France.

L'historien Jean Lemaire de Belges, qui a compilé ses volumineuses *Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye* (1511-1512) justement pour démontrer non pas les origines troyennes de la Gaule, mais les origines gauloises de Troie, reliait explicitement les visées dynastiques et la dimension culturelle de sa démarche historiographique :

esclaircir en ce langage François, que les Italiens par leur mesprisance acoustumee appellent Barbare (mais non est) la tresvenerable antiquité du sang de nosdits Princes de Gaule tant Belgique, comme Celtique: [...] satisfaire à ceux qui desirent congnoitre, que non seulement par opinion vulgaire et commune renommee, mais par vives raisons et vrayes autoritez, la nation Gallicane et Française, tant Orientale comme Occidentale, est de extraction toute pure Herculienne et Troyenne et que les vertuz et prouesses du grand Hercules de Libye et du trespreux Hector furent representees en la personne de l'empereur Charles le grand²⁸.

Ce genre de travail historique permettait à la France et à ses monarques non seulement de réfléchir avec fierté à leur passé celto-troyen, mais aussi de regarder vers l'avenir et d'envisager une reconstitution d'une sorte de nation pan-occidentale-orientale Gallo-Française. En effet, Lemaire de Belges promet à l'épouse de Louis XII, Anne de Bretagne – à qui son ouvrage est dédié –, que les rois de France réunifieront un jour leurs domaines dynastiques troyens et français et qu'ils fonderont à nouveau la cité de Troie²⁹.

Bien que ces affirmations grandioses de la gloire ancienne de la Gaule aient eu un charme érudit évident, d'autres historiens cherchant à démontrer l'existence dans le passé d'une culture française florissante se contentaient de conclusions plus modestes. Claude Fauchet, président de la Cour des Monnaies,

²⁸ Dans Lemaire de Belges, *Œuvres*, éd. J. Stecher, 2 vols., Louvain, J. Lefever, 1882-1885, réimpression Genève, Slatkine, 1969, citation du livre 1, chap. 1, et livre 3, " Peroration De Lacteur Aux Nobles Lecteurs Et Auditeurs De Ce Livre ", t. 1, p. 11-12 et t. 2, p. 468-469.

²⁹ " jespere encores voir que ces deux maisons et nations de France Orientale et Occidentale, lesquelles vous nommez aujourd'huy Hongres, Allemans, Lansquenets, dune part François et Bretons de lautre part, seront si unies ensemble par bonne et prospere alliance, quelles iront par communs accords et voeuz refonder en Asie, cestadire Turquie, la grand cité de Troye ", du prologue dédié à Anne de Bretagne dans *Illustrations*, livre 3, cité ici de Lemaire de Belges, *Œuvres*, t. 2, p. 251.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

publia ainsi une histoire de la langue et de la poésie françaises, en 1581, dans laquelle il démontrait que le Moyen Âge avait constitué un âge d’or pour les lettres françaises :

Ceste langue que j’appelle François, fut jadis plus prisee qu’elle n’est, à cause des victoires de nos Rois, [...] les langues se renforcent, à mesure que les princes qui en usent s’agrandissent. Et pour autant que nos Roys ont jadis esté fort redoutez, j’estime que leur langue estoit apprise de plus de gens. Comme du temps de saint Louis [...] elle estoit fort prisee: car les nobles d’Angleterre, & les gens de Justice parloyent François. [...] Or la langue François avoit esté portee en Angleterre, par Guillaume le Bastard duc de Normandie, [...] La langue François n’estoit pas moins prisee en Sicile, Jerusalem, Chipre & Antioche: à cause des conquestes de Robert Guischart, & des Pelerins qui passerent en la terre sainte ³⁰[.]

Il n’était plus nécessaire, selon lui, de retourner jusqu’à l’Antiquité pour trouver les preuves de la grandeur française. L’histoire médiévale, après tout, enseignait que la France possédait autrefois un empire linguistique presque aussi grand que celui de Rome. La conquête normande de l’Angleterre et l’implantation du français outre-Manche qui s’ensuivit, faisaient amplement la preuve de la grandeur linguistique de la France médiévale.

Non seulement le français était très répandu au Moyen Âge, selon Fauchet et d’autres, mais ses monuments littéraires étaient même tenus en estime à travers l’Europe toute entière. En effet, affirmer que la France avait inventé la poésie vernaculaire était devenu un véritable *topos* de l’histoire littéraire française au XVI^e siècle³¹. Ce genre d’interprétations permettait de démontrer la préséance du français par rapport aux autres langues vulgaires en tant qu’idiome littéraire. Certains tentèrent même de prouver que d’autres langues vulgaires, en particulier l’italien, étaient dérivées d’une manière ou d’une autre du français. Henri Estienne consacre quelques dizaines de pages de son *Project Du Livre intitulé De la précellence du langage François* (1579) à cataloguer tous les mots et expressions français qui ont été incorporés en italien³². L’imprimeur italien Jacques Corbinelli, qui a publié le *De Vulgari Eloquenti* de Dante à Paris dans une édition dédiée au roi de France Henri III, y déclare le français “ il primo volgare ”, le père de l’italien, et il affirme même que Dante avait composé son texte à Paris et non en Italie³³.

³⁰ Fauchet, *Recueil*, livre 1, chap. 5, p. 39, 43-44, 46-47.

³¹ Fauchet, par exemple, déclare que “ nos François ont montré aux autres nations d’Europe l’usage de la ryme consonante ou omioteleute [*sic*] ”, *Recueil*, livre 1, chap. 7, p. 67.

³² Estienne, *Project*, Paris, Mamert Patisson, 1579, réimpression Genève, Slatkine, 1972, p. 208-280.

³³ Cité dans Marc Fumaroli, “ *Aulae Arcana*. Rhétorique et politique à la cour de France sous Henri III et Henri IV ”, *Journal des Savants*, avril-juin 1981, p. 137-189, citation p. 144.

Paul Cohen

La glorification du royaume et des rois de France n'était pas le seul objectif des philologues et des historiens qui cherchaient une source pour la langue française qui soit autre que le latin. En pleine Réforme protestante et, plus tard, pendant les Guerres de Religion, ce genre de démonstrations put servir d'argument dans les controverses religieuses. Que des Huguenots tels qu'Henri Estienne et Pierre de La Ramée aient minimisé la paternité latine de la langue française reflète une attitude protestante assez répandue, hostile à l'Église romaine en particulier et à la tradition romaine plus généralement. Ce n'est pas un hasard si Henri Estienne, dans trois ouvrages différents, réaffirme les origines grecques du français, les origines françaises de l'italien, et, dans ses *Deux Dialogues Du nouveau langage François, italianizé, & autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps* (1578), rappelle la nécessité pour les Français de chasser les mots italiens de leur langue³⁴. La réécriture de l'histoire linguistique, chez certains auteurs réformés, pouvait faire partie du même projet de réécriture de l'histoire ecclésiastique qui visait à démontrer les erreurs de l'Église catholique³⁵.

La Recherche des origines de l'anglais

De l'autre côté de la Manche, les hommes de lettres s'engageaient dans des exercices historico-linguistiques similaires. Bien sûr, la spécificité historique et linguistique des Îles britanniques orientait leurs recherches dans des directions quelque peu différentes. Si les philologues français tentaient de comprendre l'histoire linguistique des langues celtiques comme le gaulois et le breton, les langues germaniques parlées par les Francs, le latin des Romains et le français, les anglais quant à eux se trouvaient face aux idiomes celtiques comme le gallois, le cornique et le gaélique écossais, les langues scandinaves des Danois, les langues germaniques des Anglo-Saxons, le français des Normands et, enfin, l'anglais. Mais Troie tenait une place importante dans leur réflexion, grâce à une tradition médiévale aussi riche et originale que celle qui motivait les Français. S'appuyant sur la *Historia Brittonum* du chroniqueur anglais du 9^e siècle Nennius et surtout sur la *Historia Regum Britannie* du Breton implanté d'abord au Pays de Galles, puis en

³⁴ Henri Estienne, *Deux Dialogues Du nouveau langage François, italianizé, & autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps*, Genève, 1578, réimpression, Genève, Slatkine, 1972.

³⁵ Sur les débats confessionnels autour de l'histoire ecclésiastique pendant la Réforme, voir François Laplanche, "La Controverse religieuse au XVII^e siècle et la naissance de l'histoire", in *La Controverse religieuse et ses formes*, éd. Alain Le Boulluec, Paris, Cerf, 1995, p. 373-404 ; et Pontien Polman, *L'Élément historique dans la controverse religieuse au XVI^e siècle*, Gembloux, Belgique, J. Duculot, 1932.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

Angleterre, Geoffrey de Monmouth (12^e siècle), les hommes de lettres britanniques pouvaient développer leur propre mythe de leurs origines troyennes. Selon la version de Geoffrey de Monmouth, l'arrière-petit-fils d'Énée, Brutus, était parti à la conquête des Îles Britanniques. Après avoir défait les géants qui habitaient les îles, il a fondé la ville de Londres comme une nouvelle Troie et a établi la dynastie des rois d'Angleterre³⁶. Cette tradition textuelle avait alimenté une activité historiographique vivace depuis l'époque médiévale jusqu'au XVII^e siècle. Il est intéressant de souligner que les historiographes bretons en France attribuaient à Brutus le même rôle dans le duché de Bretagne – le poème breton-troyen lu à l'occasion du couronnement du Dauphin comme duc de Bretagne et cité ci-dessus, par exemple, est récité par un acteur habillé en Troyen, qui déclare : “ Je suis Brutus des Bretons ”.

Mais certaines “ découvertes ” humanistes pendant la Renaissance ont fourni de nouvelles pistes de réflexion historiographique en Europe, et notamment en Angleterre. Les écrits de l'historien dominicain Annius de Viterbo, principalement son *Antiquitatum variarum* (1498) – de faux textes antiques dans lesquels il mit toute son érudition et qui eurent une influence importante –, orientaient les recherches des origines du royaume britannique vers des sources plus bibliques que troyennes. Le peuplement et l'organisation politique des Îles britanniques se seraient faits, selon lui, peu après le Déluge et la dispersion des enfants de Noé, son fils Samothès ayant fondé le peuple breton.

Racines troyennes et bibliques fournissaient une riche matière première mythologique aux historiens et aux philologues britanniques. Prenons le cas du pays de Galles, qui a joué un rôle particulièrement important jusqu'au 16^e siècle à cause de sa place dans le récit de Geoffrey de Monmouth. Selon Geoffrey de Monmouth, non seulement la monarchie britannique a été fondée par Brutus de Troie, mais elle a atteint son âge de gloire sous le roi Arthur, qui a conquis un vaste empire comprenant presque toute l'Europe connue. Comme Arthur et ses chevaliers provenaient du pays de Galles, c'est dans cette région qu'il fallait chercher les authentiques racines de l'ancien et du futur empire britannique. La langue galloise, ainsi, gagnait naturellement en importance. L'historien gallois Arthur Kelton, dans sa *Chronycle* publiée en 1547, glorifiait le roi Edward VI et la langue galloise, citant Geoffrey de Monmouth comme preuve que le peuple gallois était plus ancien et par conséquent plus glorieux que les Romains³⁷. De même, un autre Gallois, John Price, s'appuyait dans son *Historiae Britannicae Defensio* (1573) sur tout un corpus savant gallois pour démontrer par l'étymologie historique

³⁶ Voir Kendrick, *British Antiquity*.

³⁷ Kelton, *A Chronycle with a Genealogie declaring that the Britons and Welshemen are [...] dyscended from Brute*, London, R. Grafton, 1547, cité ici de Kendrick, *British Antiquity*, p. 86-87.

Paul Cohen

que le gallois venait à l'origine du grec, comme le faisait Henri Estienne pour le français³⁸. Un siècle plus tard, le grand linguiste d'Oxford, Robert Sheringham, étalait toute son érudition philologique pour prouver que l'ancienne langue langue brittonique – l'ancêtre des langues celtes des Îles Britanniques – et le grec formaient bel et bien une seule langue³⁹.

D'autres encore cherchaient les origines du brittonique ailleurs qu'à Troie ou à Babel. Si John Twyne, maire de Canterbury et député au Parlement au XVI^e siècle, restait très sceptique quant au rôle de Brutus et des Troyens. Il se servait de ses études philologiques pour démontrer la filiation des langues cornique et phénicienne. Selon Twyne, c'était Carthage, et non Troie, qui avait fondé le royaume britannique⁴⁰.

Si ce type d'arguments occultait un certain nombre d'éléments incommodes – on passait sous silence, par exemple, les apports linguistiques scandinaves, germaniques, latins et français, et surtout, on ne semblait pas tenir compte du fait que les rois et seigneurs d'Angleterre et du Pays de Galles du 16^e siècle parlaient non pas le gallois, mais l'anglais, et qu'ils interdisaient même l'utilisation du gallois dans l'administration du Pays de Galles⁴¹ –, il ne faut pas sous-estimer la portée politique de cette célébration galloise en Angleterre. La figure de Brutus, les faits d'armes d'Arthur et de ses compagnons – et leur identité galloise –, la gloire ancienne de la langue galloise et sa filiation possible avec le grec, tous ces éléments font partie du fonds de commerce symbolique qu'on mobilise pour glorifier la monarchie anglaise elle-même aux XVI^e et XVII^e siècles lors de cérémonies royales et dans la propagande écrite.

Ainsi, l'appel au passé linguistique germanique de l'Angleterre lancé par Richard Verstegan, par lequel nous avons commencé notre discussion, représente

³⁸ Price, *Historiae Brytannicae Defensio*, Joanne Priseo Equestris Ordinis Brytanno Authore, Londres, H. Binneman, 1573, en particulier p. 3-21.

³⁹ Sheringham, *De Anglorum Gentis Origine Disceptatio. Quâ eorum migrationes, variae sedes, & ex parte res gestae, à confusione Linguarum, & dispersione Gentium, usque ad adventum eorum in Britanniam investigantur* quaedam de veterum Anglorum religione, Deorum cultu, eorumque opinionibus de status animae post hanc vitam, explicantur. Quâ etiam de Veterum Britannorum Origine aliquoties disceptatur. In annotationibus Difficilia explicantur, & è re nata varia dubia Philologica discutuntur, Cambridge, Joann. Hayes, 1670, particulièrement chap. 6.

⁴⁰ Twyne, *Joannis Twini Bolindgdunensis, Angli, De Rebus Albionis, Britannicis Atque Anglicis, Commentariorum libri duo*, Londres, Edm. Bollifantus pro Richardo Watkins, 1590.

⁴¹ L'Acte de l'Union d'Henry VIII, promulgué en 1536, stipule que tout officier du roi doit utiliser l'anglais (et seulement l'anglais) dans l'exercice de ses fonctions en Angleterre et au Pays de Galles (27 Henry VIII 20), voir Victor Edward Durkacz, *The Decline of the Celtic Languages : A Study of Linguistic and Cultural Conflict in Scotland, Wales and Ireland from the Reformation to the Twentieth Century*, Edinburgh, John Donald, 1983, p. 3.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

un tournant dans les recherches historiques sur la langue en Angleterre. La gloire antique des Îles britanniques serait selon lui à chercher, non pas dans leur passé celto-troyen, celto-phénicien ou celto-babélien, mais dans l’apport des peuples anglo-saxons qui ont investi la Grande Bretagne avant les Normands. Comme nous l’avons vu, les savants anglais désireux de démontrer le glorieux passé des Anglais, dignes héritiers de leurs aïeux les Saxons, pouvaient s’appuyer sur les riches travaux d’humanistes germanistes sur le continent européen. Le grand philologue Joseph Scaliger n’avait-il pas démontré la très grande antiquité de la langue anglo-saxonne? Becanus n’avait-il pas prouvé que les Cimbres – les ancêtres des Allemands – n’étaient même pas présents à la Tour de Babel, preuve que l’allemand constituait la première langue, celle dans laquelle l’Ancien Testament avait été rédigé, et la seule capable d’exprimer parfaitement la signification des choses car parlée par Dieu et par Adam et Ève *avant* la Chute? Les Saxons fournissaient aux érudits anglais un passé capable d’établir l’antiquité glorieuse de l’Angleterre. Pour le *Leveller* John Hare, les peuples germaniques issus de la Tour de Babel étaient bien supérieurs aux “ conquer’d relicks of ruin’d Troy.”⁴²

Ce dialogue entre humanistes anglais et allemands démontrent bien que ces réécritures fantastiques du passé étaient loin d’être une spécificité franco-britannique. En fait, l’Europe savante, de la Scandinavie à l’Espagne, des Pays-Bas à la Hongrie, cherchait les fils de Noé et de Priam qui auraient fondé leurs patries – et à cette fin, participait à un dialogue érudit qui dépassait les frontières. En Italie, par exemple, les savants avaient consacré leurs plumes à la glorification de la culture italienne en général, et à celle de certaines dynasties ou cités en particulier. Pendant les années 1540, des académiciens florentins dédièrent des poèmes et des récits historiques au Grand Duc Cosimo de’Medici, dans lesquels on démontrait que la Toscane avait été fondée d’abord par Noé, puis par Hercule – et que par la suite c’est Florence qui avait fondé Rome⁴³. Lodovico Ariosto utilisa son *Roland furieux* (1516) pour établir que ses mécènes, les Este, la maison dirigeante de Ferrara, descendaient de l’un des compagnons d’armes de Roland pendant les guerres médiévales contre les Maures.

⁴² Hare, *St. Edwards Ghost: Or, Anti-Normanisme Being a patheticall Complaint and Motion in the behalfe of our English Nation against her grand (yet neglected) Grievance, Normanisme*, London, 1647, p. 4, cité ici dans Jones, *The Triumph of the English Language*, p. 224.

⁴³ Après la publication par Pier Francesco Giambullari de son oeuvre poétique, *Il Gello* (composé en 1545) sur ce thème, Giovan Battista Gelli a poursuivi dans son “ Dell’Origine di Firenze ” (c. 1544), dans lequel il démontre que la Toscane a été “ la prima provincia che fusse dopo il diluvio habitata ”. Discussion et citation tirées de Michel Plaisance, “ Culture et politique à Florence de 1542 à 1551 : Lasca et les *Humidi* aux prises avec l’Académie Florentine ”, in *Les Ecrivains et le pouvoir en Italie à l’époque de la Renaissance (deuxième série)*, dir. André Rochon, Centre de recherche sur la Renaissance italienne, 3, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1974, p. 139-242, particulièrement p. 177-182.

Paul Cohen

Des travaux comme ceux de Verstegan ou de William Camden avaient lancé une sorte de retour aux sources saxonnes de l'Angleterre, en histoire, en droit et en langues. Tout d'abord, l'intérêt pour les langues celtes, conséquence naturelle du crédit accordé à la tradition fondée par Geoffrey de Monmouth, ne semblait plus de mise. La préséance de l'Angleterre ne passait plus par l'antiquité d'une glorieuse culture celte. Elle ne dépendait pas non plus de l'influence française imposée par les Normands lors de la conquête de 1066. Cette glorification du passé anglo-saxon s'accompagnait de l'invention du mythe du *Norman Yoke* — du fardeau normand —, qui traversera toute l'histoire de la pensée politique du XVII^e siècle. L'influence pernicieuse des Normands perfides touchait même le domaine linguistique, car la présence du français n'avait fait que contaminer la perfection de la langue anglaise. La présence du français dans le royaume anglais devint prétexte à une réflexion intense. Certains comme Samuel Daniel firent observer avec fierté que les Normands avaient échoué dans leur projet d'imposer le français dans le royaume. Malgré une politique linguistique volontariste mise en place par Guillaume le Conquérant, Daniel constatait que les Anglais étaient restés fidèles à leur langue vulgaire :

For whereas before, those Lawes they [les Anglais] had, were written in their owne tongue, intelligible to all ; now are they translated into *Latine* and *French*, and practized wholly in the *Norman* forme and Language ; thereby to draw the people of this Kingdome, to learne that speech for their owne need, which otherwise they would not doe ; And seeing a difference in tongue, would continue a difference in affections ; all meanes was wrought to reduce it to one *Idiom*, which yet was not in the power of the Conqueror to doe, without the extirpation, or overlaying the Land-bred people ; who being so far in number (as they were) above the invadors [*sic*] ; both retaine the maine of the Language, and in few yeares, have those whose subdued them, undistinguishably theirs. For notwithstanding the former Conquest by the *Danes*, and now this by the *Norman* (the solid bodie of the Kingdome, still consisted of the *English*) and the accession of strange people, was but as rivers to the Ocean, that changed not it, but were changed into it. And though the King [Guillaume le Conquérant] laboured what hee could to turne all to French, *By enjoyning their children here to use no other Language, with their Grammer in schooles, to have the Lawes practized in French, all petitions and businesse of Court in French, No man graced but that he spake French, yet soone after his dayes, all returnes naturall English againe*⁴⁴[.]

Pour Daniel, loin d'avoir emporté une victoire linguistique glorieuse, les Normands, à terme, avaient subi une défaite face à la langue anglaise, abandonnant

⁴⁴ Daniel, *The Collection of the Historie of England*, 1618, réimpression Delmar, NY, Scholars' Facsimiles & Reprints, 1986, p. 37.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

eux-mêmes le français au profit de la langue des autochtones. Verstegan reprenait la même idée quand il se vantait de la résistance linguistique des Anglais aux assauts des Normands : “ coming therewith to our countrey, they could not conquere the English language as they did the land ”⁴⁵.

D’autres, en revanche, voyaient dans les emprunts lexicaux de l’anglais au français une source de honte. En pleine guerre civile, le *Leveller* John Hare lie la persistance des éléments français dans le parler anglais à la tyrannie politique contre laquelle luttait le Parlement:

Is it then suitable to the dignity, or tolerable to the Spirit of this our Nation, that after so noble an extraction and descent, such honourable atcheivements [*fic*] performed, so much done and suffered for our libertie and honour against the most mighty of Monarchies and puissant Nations, and after such Priviledges conferred on us from heaven, we should have our Spirits so broken and un-Teutonized by one unfortunate Bataile, as for above 500 yeares together [...] not only to remaine, but contentedly to rest under the disgraceful title of a *Conquered Nation*, [...] if we adresse a look towards our Lawes, they still scorne to speak otherwise than in the Conquerors Language, [...] if wee survey our Language, we there meet with so much tincture of Normanisme, that some have esteemed it a dialect of the Gallick[.]

L’héritage linguistique français allait de pair avec les fers de l’absolutisme français. Remarquons aussi le mépris pour les langues gaéliques dont Hare fait ici preuve: décidément, la gloire britannique ne découle plus de son passé celte. Cette vision pro-anglo-saxonne et anti-normande de l’histoire linguistique donne lieu à un programme de rénovation linguistique, voire politique. Pour Hare, le devoir des poètes et philologues anglais était clair :

That our Language be cleared of the Normane and French invasion upon it, and depravation of it, by purging it of all words and termes of that descent, supplying it from the old Saxon and the learned tongues, and otherwise correcting it, whereby it may be advanced to the quality of an honourable and sufficient Language⁴⁶[.]

Son projet d’épuration linguistique était pour Hare parfaitement analogue au projet de purification politique et juridique qui devait s’ensuivre : le langage du droit aussi bien que ses textes juridiques dérivés des Normands devaient être purgés.

Comme pour beaucoup de philologues français, des motivations religieuses influençaient aussi certains des érudits anglais. La défense savante des traditions

⁴⁵ Verstegan, *Restitution*, chap. 7, p. 203.

⁴⁶ Hare, *St. Edwards Ghost*, p. 13-14, 20, cité ici de Forster, *The Triumph of English*, p. 229, 249-250.

Paul Cohen

linguistiques britanniques va souvent de pair avec une justification du protestantisme dans les Îles britanniques. Pour le protestant gallois Kelton que nous avons évoqué ci-dessus, associer la célébration du monarque Edward VI et celle de la langue galloise permettait de démontrer le peu d'influence qu'eut Rome et d'attaquer toute chose liée à Rome et l'Église catholique. De même, le fardeau normand et l'absolutisme français que dénonçait Richard Hare étaient indissolublement associés au papisme romain. Pourtant, la relation entre identification confessionnelle et recherche philologique n'est ni systématique ni schématique : Richard Verstegan, qui lança la mode des études anglo-saxonnes, était, par exemple, un catholique réfractaire.

Conclusion

Les origines historiques du français et de l'anglais constituaient ainsi une sorte de substance malléable entre les mains de poètes, d'historiens et de philologues formés par les méthodes humanistes. Certes, certains érudits écartèrent ce genre de spéculations comme des fictions ridicules. Un contemporain écrivit que l'hypothèse d'une filiation troyenne pour le français n'était que de "fabuleuses Inventions"⁴⁷, et La Ramée lui-même réfutait un certain nombre de ces arguments dans son traité sur les Gaulois⁴⁸. En Angleterre, l'humaniste et diplomate italien Polydore Vergil déclencha un intense débat savant qui dura presque deux siècles avec la publication de son *Anglica Historia* en 1534, dans laquelle il maniait tout l'arsenal redoutable de la critique humaniste pour mettre à mal les mythes de Samothès et de Brutus. Les affirmations linguistiques des mythographes devenaient également les cibles de la critique aux 16^e et 17^e siècles. Dans son *Rerum Scoticarum Historia* (1582), le savant et poète néo-latin George Buchanan réduisait en miettes le récit historique du voyage de Brutus et la fondation troyenne de la monarchie britannique; il contestait violemment, en particulier, l'idée que les Troyens puissent avoir parlé le brittonique⁴⁹. Et dans son *Patriarcha*, écrit au temps de Charles I, Sir Robert Filmer constate avec ironie : "Most of the Civilest Nations of the Earth labour to fetch their Original from some One of the Sons or Nephews of *Noah*, which were scattered abroad after the Confusion of *Babel*"⁵⁰.

⁴⁷ Abel Matthieu, *Devis De la langue francoyse, à Jehanne d'Albret, Royne de Navarre, Duchesse de Vandosme, etc. Par Abel Matthieu natif de Chartres*, Paris, Richard Breton, 1559, fol. 19r.

⁴⁸ La Ramée [Ramus], *Traicté Des Façons & Coustumes Des Anciens Gaulloys, Traduit du Latin de P. de la Ramée, par Michel de Castelnau*, Paris, André Wechel, fols. 53r-55r, traduction française du *Liber de moribus veterum Gallorum*, Paris, André Wechel, 1559.

⁴⁹ George Buchanan, *Rerum Scoticarum Historia Auctore Georgio Buchanano Scoto*, Edimbourg, Alexandrum Arbuthnetum, 1582.

⁵⁰ Filmer, *Patriarcha; Or The Natural Power Of Kings*, Londres, Ric. Chiswell, 1680, livre 1, p. 14.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

D'autres se déclarèrent indifférents quant à l'exactitude historique de leurs propos. Ronsard, par exemple, affronte cette question de façon directe dans la préface de sa *Franciade*, où il paraphrase la distinction entre histoire et poésie qu'Aristote établit dans la *Poétique* :

L'Histoire reçoit seulement la chose comme elle est, ou fut, sans desguisure ny fard, & le Poëte s'arreste au vraysemblable, à ce qui peut estre, & à ce qui est desja receu en la commune opinion. [...] Je dy cecy pource que la meilleur partie des nostres pense que la Franciade soit une histoire des Rois de France, comme si j'avois entrepris d'estre Historiographe & non Poëte. Bref ce livre est un Roman comme l'Iliade et l'Aeneide[.]

Tout comme Homère et Virgile, qui ont tissé des fables fantastiques afin de soutenir le noble but de glorifier leur patrie respective, Ronsard revendique le droit de pouvoir ériger ses propres mythes français :

Suivant ces deux grands personnages, j'ay fait le semblable : [...] il es vraysemblable que Francion a fait tel voyage, d'autant qu'il le pouvoit faire, & sur ce fondement de vraysemblance j'ay basti ma Franciade de son nom. [...] Ayant donc une extresme envie d'honorer la maison de France, & par sur tout le Roy Charles neufiesme, mon Prince, [...] comme les femmes qui sont prestes d'enfanter choisissent un bon air, une saine maison, un riche parrain pour tenir leur enfant, ainsi j'ay choisi le plus riche argument, les plus beaux vers & le plus insigne parrain de l'Europe pour honorer mon livre, & soutenir mon labeur⁵¹[.]

Ronsard affirme ainsi qu'il n'est pas nécessaire que la tradition historique qu'on mobilise pour célébrer le roi soit vraie – il suffisait qu'elle soit glorieuse.

Voir aussi l'édition critique, Filmer, *Patriarcha and other writings*, éd. Johann P. Sommerville, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, livre 1, p. 7.

⁵¹ Ronsard, *Franciade*, préface, cité ici des *Œuvres complètes*, t. 16, p. 3-12, citations aux p. 4-5, 7-9. Voir Aristote, *Poétique*, éd., tr. J. Hardy, Paris, Les Belles Lettres, 1990, chap. 9, et particulièrement p. 41-42 : “ Or il est clair aussi [...] que ce n'est pas de raconter les choses réellement arrivées qui est l'oeuvre propre du poète mais bien de raconter ce qui pourrait arriver. Les événements sont possibles suivant la vraisemblance ou la nécessité. En effet, l'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers l'autre en prose (on aurait pu mettre l'oeuvre d'Hérodote en vers et elle ne serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose), ils se distinguent au contraire en ce que l'un raconte les événements qui sont arrivés, l'autre des événements qui pourraient arriver. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire; car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier. Le général, c'est-à-dire que telle ou telle sorte d'homme dira ou fera telles ou telles choses vraisemblablement ou nécessairement ; c'est à cette représentation que vise la poésie, bien qu'elle attribue des noms aux personnages ; le “ particulier ”, c'est ce qu'a fait Alcibiade ou ce qui lui est arrivé. ”

Paul Cohen

Le poète Edmund Spenser adopte la même démarche dans son *Faerie Queene*. Bien que Spenser contestât la véracité historique des mythes des origines de l'Angleterre, il piochait tout de même libéralement dans toute la gamme des légendes contenues dans Geoffrey de Monmouth pour son *Faerie Queene*, dans le but de glorifier Elizabeth I^{ère} – rappelons que, dans le poème, le roi Arthur nous raconte la fondation de la monarchie britannique par Brutus⁵². Et c'est aussi la position que John Milton adopte dans son *History of Britain* de 1670. Le poète commence par reconnaître les doutes qui existent quant à l'exactitude de ces mythes :

The beginning of Nations, those excepted of whom sacred Books have spok'n, is to this day unknow'n. Nor only the beginning, but the deeds also of many succeeding Ages, yea periods of Ages, either wholly unknown, or obscur'd and blemisht with Fables. [...] this we find, of *British affairs*, from the first peopling of the Iland to the coming of *Julius Caesar*, nothing certain, either by Tradition, History, of Ancient Fame hath hitherto bin left us. That which we have of oldest seeming, hath by the greater part of judicious Antiquaries bin long rejected for a modern Fable.

Il poursuit en déclarant que les légendes autour de Brutus pourraient tout de même être fondées sur un noyau de vérité et que, par conséquent, elles méritent notre attention :

Nevertheless there being others [...] men not unread, nor unlerned in Antiquitie, who admitt that for approved story, which the former explode for fiction, and seeing that oft-times relations heertofore accounted fabulous have bin after found to contain in them many footsteps, and reliques of something true, [...] I have therefore determin'd to besto the telling over ev'n of these reputed Tales; be it for nothing else but in favour of our English Poets, and Rhetoricians, who by thir Art will know, how to use them judiciously.

Le but de cette démarche était, selon Milton, bien simple :

I intend not with controversies and quotations to [...] argue and debate long who were the first Inhabitants, with what probabilities, what authorities each opinion hath bin upheld, but shal endeavor [...] with plain, and lightsom brevity, to relate well and orderly things worth the noting [...] Which, imploring divine assistance,

⁵² Spenser, *The Faerie Queene*, particulièrement livre 2, canto 10 intitulé “ A chronicle of Briton kings, From Brute to Uthers rayne; and rolls of Elfin Emperours, Till time of Gloriane. ” Pour les sources de Spenser, voir Kendrick, *British Antiquity*, p. 126-132. Spenser décrit les faits de Brutus comme une légende dans son *View of the Present State of Ireland*, cité ici de Kendrick, *British Antiquity*, p. 128n.

“ *La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues...* ”

that it may redound to his glory, and the good of the *British Nation*⁵³.

Ainsi, l'histoire offrait aux savants toute une gamme de récits possibles pour célébrer la gloire du français ou de l'anglais – et même, quand cela paraissait opportun, de langues locales comme le gallois ou le breton. Ces hommes de lettres ont à leur tour donné forme à des récits variés qui continuent à nous surprendre par leur diversité et leur inventivité. Bien que les objets de recherche aient été différents – le Moyen-Âge ou l'Antiquité, la Gaule, Rome, ou Grèce, les Hébreux ou les Saxons – et bien que les positions idéologiques aient été opposées – glorification de la monarchie française ou anglaise, justification de l'Église catholique ou protestante –, l'objectif de ces entreprises se rejoignait: découvrir ou construire pour sa langue vernaculaire un noble pedigree.

⁵³ Milton, *The History Of Britain, That part especially now call'd England. From the first Traditional Beginning, continu'd to the Norman Conquest. Collected out of the antientest and best Authours thereof*, Londres, James Allestry, 1670, livre 1, p. 1-3.